

Une lecture de *Vents*, II,1 : de l'usage des mythes

Mireille Sacotte

Henriette Levillain ayant, juste avant cet exposé, montré par quelles procédures Saint-John Perse quitte le temps de l'Histoire et de la biographie pour inscrire son poème dans un temps autre, celui du mythe, je vais continuer dans le même sens en accrochant mon étude à un texte précis – et d'ailleurs magnifique, la première séquence de la première suite du Chant II de *Vents*. Dans ce texte, quelqu'un arrive quelque part sur une terre nouvelle et nous donne à contempler des cascades d'eau et de mythes.

Sans doute, à propos d'un tel sujet, il faudrait reprendre une à une les définitions innombrables, du mythe.

Ainsi, trois d'entre elles trouvées dans de simples dictionnaires conviennent à ce que l'on trouvera ici :

1. Récit merveilleux de l'origine d'une lignée, d'un peuple, d'une cité.

2. Représentation stylisée et partielle d'un personnage, d'un fait ou d'un moment de l'histoire revisités et déformés, généralement à des fins idéologiques.

3. Parole de l'homme sur l'homme.

Il ne s'agit donc pas d'emboîter le pas à Freud, Dumézil ou Levi-Strauss, encore moins à Barthes, pour constater une adéquation à des schémas de sciences humaines. C'est au contraire aux images elles-mêmes et aux fables qui animent le poème, à la démarche imaginante et à ses pêches miraculeuses que je m'intéresserai. Si donc il faut s'inscrire dans une lignée c'est plutôt celle de Jung et de Bachelard que je choisirai. Tant il est vrai que dans cette parole du

mythe c'est l'homme de désir qui s'exprime, celui qui rêve et qui se rêve, celui qui craint et refuse ses limitations, celui qui combat ses angoisses et sa solitude pour donner des représentations consolatrices, euphémisantes, comme dirait Gilbert Durand¹, avec ancêtres divins et protecteurs, avec gloire et honneur, pour accompagner un portrait de soi et un tableau du monde non seulement respectables mais sauvés, rédimés.

Je rappellerai enfin, toujours en préambule, que Saint-John Perse, tout jeune, avant même d'avoir trouvé ce pseudonyme, au tout début de son œuvre publiée est allé droit au mythe, en l'occurrence celui de Robinson Crusoé. Oubliant, comme Daniel Defoe, la véridique aventure du véridique marin Alexander Selkirk, oubliant l'aspect daté du Robinson de Defoe qui « organise et s'approprie son exil selon les critères du premier capitalisme anglais », comme l'écrivait Sebastian Neumeister², Saint-John Perse a retenu de l'aventure ce qui intéressait sa rêverie : l'île, l'exil où il lisait un peu de sa propre histoire. Il en a retenu aussi solitude, nécessité de survie, environnement élémentaire (eau – air – terre – feu) et cosmique, ce qui parle de l'homme dans sa condition et son essence mêmes, la figure du naufragé solitaire assez universelle pour rejoindre le mythe. Alexis Leger dépossédé de la Guadeloupe au début de ses temps a donné, avec « Images à Crusoé » une réécriture de ce mythe où tout est chamboulé, en particulier les charges positive et négative de la civilisation et de la nature, de l'île et de l'exil. Cette version illustre bien comment fonctionne le mythe : d'une part sa pérennité est garantie par ses racines profondes qui puisent au trésor de l'inconscient collectif, patrimoine de l'humanité, de l'autre son efficacité est sans cesse réactivée parce qu'il se trouve toujours quelqu'un pour relire la fable initiale à la lueur de sa propre histoire et qui de ce simple fait l'infléchit et le réinvente.

¹ Dans *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris : Presses Universitaires de France, 1960.

² *Cahiers Saint-John Perse*, n° 2, Paris : Gallimard, 1979, p.61-76.

Je note au passage que chez Saint-John Perse, comme chez Defoe, Robinson Crusoé est accompagné d'une Bible, l'un des plus vastes réservoirs de mythes qui soit.

Pour en venir à notre texte de *Vents*, rappelons d'abord quelques dates :

- 1940. A. Leger, après l'invasion allemande, quitte la France pour l'exil, passe par Londres et s'embarque pour les États-Unis où il arrive à New-York, le 14 Juillet ; 1945, il écrit *Vents* qui sera publié en 1946.

- 1899. Le jeune Alexis Leger, âgé de 12 ans arrive en métropole, sa famille ayant décidé de quitter la Guadeloupe où il est né et où il ne retournera pas.

- 1492. Christophe Colomb croyant atteindre les Indes par l'Ouest touche terre à San Salvador ou aux Bahamas, on ne sait pas, d'ailleurs cela ne fait rien, puisqu'il ne découvre cette année-là que les Grandes Antilles, Cuba, Haïti.

- 1493. Christophe Colomb aborde aux Petites Antilles, Marie-Galante, la Désirade, le 3 novembre, mais surtout, le 4 novembre, la Guadeloupe. Il reviendra encore en 1498 où il atteint vraiment l'Amérique et en 1502 où il explore l'isthme américain croyant toujours toucher la péninsule malaise.

La lecture du texte faite, on peut commencer par se demander qui parle : « Des terres neuves par là-bas ». Est-ce Leger à la proue d'un navire qui le mène d'Est en Ouest vers le Nouveau Monde parmi le flux des exilés qui n'a jamais cessé depuis la découverte ? Avec des pics lors de la grande disette en Irlande ou de la deuxième guerre mondiale]. Est-ce un grand découvreur ? Colomb, Amerigo Vespucci, Nuñez de Balboa ? Ou alors un des grands conquistadors : Cortès (cité dans « Pluies »), Pizarro, Almagro, Orellana. On ne sait pas. Mais ce que l'on sait, c'est que le jeune Leger avant de présenter

le concours des Affaires Étrangères a beaucoup rêvé de départ vers des Terres Neuves « par là-bas », à l'Est ou alors à l'Ouest en faisant le grand tour, vers Bornéo, ou plus près au Brésil ou au Chili. Ses lettres d'alors sont pleines de ce projet : s'établir comme colon en pays neuf.

Ce que l'on sait aussi c'est que les marins avaient perdu la foi en l'existence de ces Grandes Indes de l'Ouest que leur promettait Christophe Colomb depuis des semaines. Qui en effet mieux que lui pourrait dire « Des terres neuves par là-bas, des terres neuves par là-bas » et décrire ces terres comme il le fait ici ? Précisément, en choisissant tout ce dont lui et les matelots rêvent depuis deux mois, eux qui subissent la mer sans répit : « un très haut parfum d'humus et de feuillage », et surtout plus cette écœurante odeur d'iode et de sel ; « sous l'allongement des ombres les plus vastes » : de l'ombre, quelque chose par dessus-la tête, entre le ciel et les têtes nues, des ombres superlativement vastes et étirées dans ce mot de quatre syllabes toujours remarquable chez notre amateur de monosyllabes. Et c'est la végétation qui crée cette ombre, « la terre aux arbres » dans l'évidence de l'épithète homérique qui parle de feuilles, de fruits, de plantes, ce qui nourrit et protège du scorbut, des produits frais et par-dessus tout de l'eau douce quand les réserves sont presque épuisées et amères.

Aux marins fatigués et révoltés Colomb promet la terre, les arbres, l'eau douce et l'ombre. Tous les découvreurs et plus largement tous les meneurs de peuples agissent ainsi opposant la promesse (l'irréel) au constat (le réel), l'espoir à la misère. Un mythe s'enrichissant ainsi de tous les autres nés des mêmes besoins, c'est à Moïse que l'on pense, comme souvent dans ce texte, lui qui promettait Israël aux Hébreux « par là-bas, par là-bas » un pays neuf et heureux, de miel et de lait, loin de la stérilité du désert, où pourtant Dieu veille à tout en ce qui les concerne. Moïse qui, contrairement à Colomb, avait reçu le moyen de transformer l'eau amère en eau douce ou d'en faire sortir du rocher, de ramasser des caillies pour viande et de la manne pour pain.

Et Colomb tenait le cap vers l'Ouest aussi droit que possible et renouvelait ses promesses d'avenir, confiant en Dieu peut-être mais surtout en sa boussole et dans les savants de son temps : « Des terres neuves par là-bas... ».

Tel est donc le premier niveau ou la première phase du mythe. Alexis Leger, toujours à la proue d'un bateau, revit ses rêves de jeunesse et regarde l'avenir. Il est Colomb, il est Moïse, il est tous les exilés et participe à tous les exodes qui ont en commun leur promesse : terre nouvelle, vie meilleure.

La deuxième phase commence le jour où la terre apparaît. Voici donc le deuxième mythe que Saint-John Perse a cherché, trouvé du côté des textes bibliques. Lorsque nous relevons : « c'était de toutes parts, dans une efflorescence terrestre, toute une fraîcheur nouvelle de Grandes Indes exondées », en III,1 cette fois, nous avons l'idée d'un début (de floraison) et d'une sortie des eaux. La représentation est celle d'un surgissement de la terre hors de l'eau, ce miracle d'Haïti ou de la Guadeloupe nées du fond d'un horizon absolument vide, plat, devant la proue des caravelles de Christophe Colomb, la *Santa Maria*, la *Pinta*, la *Niña*. Mais ce miracle-là se double bien vite du mythe du Déluge vers lequel nous oriente d'entrée le mot Bible, car la suite, évoquant une végétation neuve, fraîche, mais indéfinie, mentionne une seule variété végétale précise et encore bien peu américaine : la vigne.

Toute la terre aux arbres, par là-bas, sur fond de vignes noires.

Et c'est alors à l'homme du Déluge que nous pensons, car qui ne se souvient qu'à peine sorti de l'Arche, « Noé qui était cultivateur, commença à planter de la vigne³ », et l'on sait ce qui s'ensuivit (*Genèse*, X, 7). Tant de fraîcheur, de nouveauté et de bien-être, nous

³ J'utilise ici la version du chanoine Crampon, parue en 7 volumes de 1894 à 1904 et éditée en un seul volume en 1923 chez Desclée et C^{ie}. C'est en effet celle dont se servait Saint-John Perse.

ramène encore plus loin, à la période la plus ancienne de l'humanité, au mythe du paradis avant la chute dont Henriette Levillain a déjà parlé à propos d'*Éloges*. Et qui est le pays d'Éden avec son grand fleuve à quatre bras qui enveloppe tout et avec ses minéraux les plus riches et son monde végétal luxuriant d'arbres et d'herbes, « portant semence selon leur espèce » (I,12).

Colomb mettant le pied sur la Guadeloupe écrit : « C'était une île très montueuse : l'un de ses pics en forme de diamant s'élevait à une telle hauteur que c'était merveille, et de son sommet jaillissait une très grande source qui répandait de l'eau de tous les côtés de la montagne ». En effet, les Caraïbes qui habitaient là l'appelaient *Karukéra*, l'île aux belles eaux. Rêvant de fortune, il venait de découvrir les chutes du Carbet, l'eau douce. Un endroit qui pouvait passer pour le paradis terrestre. Le sème de nouveauté, omniprésent par tous les mots de notre texte, est réorienté vers l'époque la plus ancienne. C'était d'abord en I,7 « les purs ferments d'une ombre prénatale » mûrissant en Ouest, longtemps avant la découverte. Ici « c'est une fraîcheur de terres en bas âge », où tout en effet vient de naître de la parole divine. Et même « l'homme [qui] tient son rang à la lisière d'un autre âge ». Cet homme par ailleurs qualifié de « mémorable », ce que Saint-John Perse explique à son traducteur allemand Wilhelm Kemp d'une façon qui, comme toujours, informe et désinforme en même temps : « l'homme digne de mémoire et chargé de mémoire ; l'homme mémorable dans le temps et sur la terre ». L'homme digne de mémoire est bien celui qui a accompli de grandes choses dans l'histoire de l'humanité, c'est donc Colomb qui en 1492-93 a rencontré les îles antillaises, avant-poste de l'Amérique. Mais c'est aussi sur la terre, chargé de la mémoire de son peuple, Noé qui avait 600 ans lorsque survint le déluge et qui avait le souvenir du temps d'avant, de toute sa généalogie, et qui inaugura une nouvelle et triple lignée, au seuil d'un autre âge. Et c'est aussi Adam, l'homme dont il faut se souvenir, notre ancêtre, et qui fut le seul à pouvoir se souvenir de la terre à son début, de

l'Éden « comme un parfum des choses de toujours de ce côté des choses de toujours », et de sa perte.

Saint-John Perse dans sa façon de mêler époques, références et rêveries instaure une généalogie mythique qui mène à reculons d'Alexis Leger à Colomb, à Noé, à Adam, chacun se tenant debout « à la lisière d'un autre âge » : avant et après l'Amérique, Colomb, avant et après le Déluge, Noé, avant et après l'Éden, Adam, et lui-même avant et après la deuxième guerre mondiale.

Sur ces premiers mythes d'origine vient alors s'en greffer un nouveau, plus rare, plus personnel et qui cependant informe le texte de Saint-John Perse. Et c'est celui du mariage heureux des peuples : « Des compagnies sans armes se déploient dans les jardins de pierre comme au sortir des grandes fêtes interraciales où se plaisaient les conquérants heureux, marieurs de peuples sur les plages », relève-t-on dans *Amers* (344). Fantasme d'harmonie. Aux chefs brutaux et aux horreurs de toute conquête se substituent des chefs heureux et bienveillants et des fêtes générales. La haine est remplacée par ce consentement mutuel à des épousailles volontaires. C'est exactement ce dont il s'agit dans notre passage aussi. Le rêve logé à l'Ouest engendre ses terres neuves et les terres engendrent un « songe pré-nuptial », de fiançailles. Mais, dès le début, les parfums de la Terre promise, humus et feuillages sont aussi des odeurs de « femme faite femme ».

« Toute la terre, nubile et forte » avec son « parfum de chair nubile et forte », son « parfum puissant de grandes femmes mûrissantes ». Le désir des marins les fait rêver de sources, d'arbres mais aussi de femmes. La terre est de plus en plus érotisée et tentante. Le parfum est puissant, la femme est grande. Il ne s'agit plus de fiançailles mais d'union charnelle. Certes ces femmes, en dépit d'une extrême sensualité, ne sont qu'une représentation de la terre pour le conquérant, mais celui-ci n'en reste pas moins ordinairement un prédateur pour les deux : le pays conquis et ses

femmes. « Prédateurs, certes ! nous le fûmes ; et de nul autre que nous-mêmes tenant nos lettres de franchises – Tant de sanctuaires éventés et de doctrines mises à nu, comme femmes aux hanches découvertes » relève-t-on ainsi dans *Chronique*, III. Mais c'est précisément ce que la parole du mythe passe sous silence. Pas de viol, pas de violence. Deux populations mises face à face et qui se désirent. Car sur place il y a déjà une population, et elle est indienne. Toute prête à s'ouvrir, comme la terre, à l'étranger venu de loin. On a là presque un avant texte d'*Amers* « Offrande, offrande, et faveur d'être ! La nuit t'ouvre une femme : son corps, ses havres, son rivage ; et sa nuit antérieure où gît toute mémoire » (331). Toute femme à un rapport avec l'antériorité, avec la terre ; la femme primitive est deux fois origine. Voici « la terre aux arbres » dans son évidence toute homérique « ouvrant sa tresse la plus noire et l'ornement grandiose de sa plume ». La femme indienne dénoue ses cheveux et ses parures « faisant don du parfum de son corps » comme la Reine d'autrefois (*La Gloire des Rois*). Et c'est l'odeur des épousailles qui monte du lit où elle s'unit, peut-on imaginer, avec le conquérant. Car c'est bien de mélange des races qu'il s'agit sur « toute la terre nouvelle par là-haut sous son blason d'orange », c'est-à-dire qui porte la marque divine de l'éclair, signe d'élection qui ennoblit le lieu, cette terre neuve « portant cimier de filles blondes et l'empennage du Sachem », et donc ses habitants. Nous avons ici les filles d'Europe du nord et les chefs indiens coiffés de la parure de plume qui dit leur noblesse. Et bien sûr dans un mythe de fondation il n'y a pas de guerre meurtrière entre les colons espagnols et les peuplades caraïbes, ou indiennes, finalement éradiquées.

Voici ce que racontent les mythes de fondation, toujours la même trame : Énée, le Troyen épouse Lavinia, ce qui reste de son peuple épouse des femmes du Latium et c'est le début de Rome. Gyptis, fille du roi des Ségobriges, peuplade du bord de la Méditerranée, choisit d'épouser Protis, le passant Phocéén qui s'installe là avec ses compagnons et c'est le début de Marseille. Alexandre, « à Suse célébra le mariage de ses Hétaires, et lui-même

épousa la fille de Darios, Stateira. Il assigna les femmes les plus nobles aux plus nobles des siens » (Plutarque, *Vie des hommes illustres*, Alexandre, 70, 3). Mariages individuels, mariages collectifs nécessaires à la gloire d'une fondation, et dans le réel à des intérêts économiques, politiques, stratégiques, bien sûr.

Or ici toutes les autres dimensions s'effacent devant l'union elle-même. Cette alliance de deux races⁴ est qualifiée « d'insigne mésalliance ». L'union avec des femmes indigènes pourrait en effet paraître une mésalliance aux yeux des nobles conquistadors (même s'ils n'étaient pas nobles) ou aux cadets de Bourgogne à venir (qui ne l'étaient guère plus), de même qu'aux Sachems emplumés l'alliance avec les femmes à visages pâles. Mais au contraire le terme est positif, la « mésalliance », comme « les malversations de l'âme », comme « l'infection divine », est insigne, remarquable, elle est bonne, elle est facteur de renouvellement de la race, précisément du fait qu'il s'agit d'une transgression. Ceux qui se couchent ainsi dans les lits sont « les plus beaux êtres de ce monde » qui engendreront les plus beaux enfants que la terre ait jamais portés, la plus belle race du monde. Ce que confirme encore le rêve des Conquistadors en II,1, 218 : « Mais la chair étrangère hantait d'un goût d'orange et d'amanite (toujours la même odeur de terre des femmes locales) ces hommes nés, aux Chrétientés, de chair plus blonde que chair d'alberges (des abricots) et de pavies (des pêches) » où chaque mot dit que le mélange racial sera fécond.

Tel est le mythe du mariage des peuples qui substitue au réel historique une fable.

Et l'on s'étonne de trouver sous la plume de Saint-John Perse, si ennemi du métissage et de l'hybridité, cette apologie du mélange des sangs. On peut toutefois la comprendre dans la mesure où cette

⁴ Le terme courant à l'époque revient souvent sous la plume de Saint-John Perse avec un sens très général et donc fluctuant, puisqu'il peut s'agir de couleur de peau, d'ethnie, de catégories diverses d'hommes. On se souvient que dans « Chant pour un équinoxe », il emploie le mot pour la catégorie des poètes.

mésalliance représente utilement, pour son projet des Chants II et III de *Vents*, l'alliance de deux caractères qui, à ses yeux, expliquent la grandeur de l'Amérique dont il fait alors la louange. D'un côté l'origine, car les femmes indiennes, le Sachem sont nés en même temps que la Terre s'exondait, au moment où elle est sortie de la mer au sens géologique (surrection) aussi bien qu'au sens historique (apparition aux yeux occidentaux). Dans l'histoire qu'il nous raconte, ces populations primitives sont dépositaires de l'origine qui est une force. De l'autre l'énergie qui est le propre des découvreurs, des Conquérants et migrants qui ont fait l'Amérique blanche lancée à la conquête des grands espaces presque vides toujours plus loin, toujours plus haut, plus loin, plus bas...

Après ce mythe du mariage heureux de l'origine et de l'énergie, un mythe américain, il reste à parler d'un autre, le plus important et le plus actif dans ce court passage où il intervient dès la première strophe, à la faveur d'une comparaison, et se file dans tous le passage, comme dans toute l'œuvre. Il concerne cette fois le poète et la parole poétique.

Deux livres majeurs sont ici mentionnés, la Bible d'abord : « toute la terre aux arbres [...] sur fond de vignes noires, comme une Bible d'ombre et de fraîcheur », nous en parlions à propos de Déluge. Mais aussi très indirectement l'*Énéide* dans ce qui est aussi une comparaison : « comme aux grands Livres de Mécènes les grandes pages liminaires – la dédicace au Prince [...] ». La référence à Mécène est bien réelle, car même si par son pluriel le mot semble renvoyer au groupe anonyme des bienfaiteurs des arts, il garde sa majuscule de nom propre. Mécène donc, fut ministre et ami du Prince, en l'occurrence l'empereur Auguste qui protégea, parmi bien d'autres, Virgile, auteur de « grands Livres », surtout un dans l'optique choisie par Saint-John Perse, mais ici encore désigné par un pluriel pour semer le trouble et avec une majuscule pour le lever, à savoir l'*Énéide*, ce livre de l'arrivée d'un peuple dans un nouveau

pays où le héros fera souche. Bible et *Énéide*, voilà pour le poète un bien haut patronage de « Titres préalables » pour son poème. Mais cela ne lui suffit pas, ou plutôt il se sert de ces livres parce qu'ils lui donnent le goût et la clé des choses antérieures, antérieures à l'Histoire, les sources de la puissance de Rome, bien avant Rome, à la fin de la mythique guerre de Troie. Et plus encore la Bible qui dans sa *Genèse* raconte ce qui était avant que la lumière fût. Car le poète après avoir tout rejeté des sujets, des formes et des genres anciens, aidé par Pluies, Neiges, Vents et Mers, doit accomplir une œuvre radicalement nouvelle.

Et c'est là qu'il se retourne du côté du mythe de la Création biblique. « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » C'est le titre et le début de la narration, mais la Bible remonte à des temps plus anciens encore : « La terre était informe et vide, les ténèbres couvraient l'abîme et l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux ». Du reste, la scène apparaît ici et là déclinée dans toute l'œuvre et lui donne son ton de *Genèse* comme par exemple dans *Chronique*, VI où « l'esprit des eaux rase le sol comme mouette au désert ».

« Dieu dit : "que la lumière soit" et la lumière fut ». Dieu enclenche ainsi une suite de paroles absolument performatives qui pendant six jours donnent naissance à tout ce qui est. Au poète créateur, comme l'étymologie du mot l'indique, de faire comme lui. Facile à dire. Impossible à faire tant le risque est grand de n'être que le « singe de Dieu » (« Sécheresse », 1400). Mais la vision du monde de Saint-John Perse est résolument optimiste. Sa lecture du mythe de la création l'amène à penser que la parole de Dieu, comme Dieu lui-même s'inscrit dans le temps de l'éternité. Dieu dit « je suis celui qui suis », sa parole se fait donc à jamais entendre dans le monde. Si « Dieu se tait dans le quantième » (*Chronique*, 391), c'est-à-dire qu'on ne l'entend pas ou plus dans le temps mesurable et quotidien des hommes ordinaires, sa parole continue incessamment à se proférer dans « le temps de Dieu » (« Sécheresse », 1400). Il s'agit de la traquer, de la décrypter dans le présent partout où elle pourrait

être audible à certains élus, en même temps que de remonter vers l'origine du vivant, là où elle est encore mieux perceptible sans doute que dans le présent. C'est à quoi s'occupent toute l'immense cohorte des savants de *Vents*, tous « les grands scrutateurs des rides de la terre », tous les botanistes, les ornithologues, les paléontologues, les linguistes, les astrophysiciens, cherchant « l'arille sous la fève », « la buée d'un souffle à sa naissance » (« Neiges »), scrutant l'amande, l'ovule, le cœur de la matière pour y lire quelque chose qui date de la création du monde. Le poète lui se met en quête aussi, à sa façon. Il est le Voyant et l'Écouteur et se dirige vers les lieux vastes et vides, la mer, ses rivages et ses îles, les grandes steppes, les « hauts pays sans nom », là où le vacarme des civilisations modernes ne parasite plus les messages. Il écoute les grandes voix de la mer, du vent comme elles ont dû résonner dès la première seconde. Il est de ceux-là « qui furent se croiser aux grandes Indes atlantiques, ceux-là qui flairent l'idée neuve aux fraîcheurs de l'abîme », comme il est dit dans « Exil » (137). Et ce qu'il cherche est encore et toujours : « comme le souffle même de l'esprit, la chose même proférée », comme il est dit dans « Pluies » (144). Tendant l'oreille, il lui arrive même d'entendre « un mot de Guèbre » (*Chronique*, 399) ou un mot d'ossète (« Sécheresse », 1399), ces langues que si peu de gens parlent encore et qui sont des langues anciennes, et d'autres qui sont premières, comme les langues dravidiennes de « Neiges », IV, absolument élémentaires. Autre méthode, il parcourt la surface de la terre à la recherche des messages qui y sont inscrits de toujours, ces bribes de « saintes écritures ». (« Exil », 125) que l'on trouve sur les grèves et que la mer efface. Mais qui le plus souvent sont inscrites au cœur des pierres, comme on le voit dans *Vents* : « Là nous prenons nos écritures nouvelles aux feuilles jointes des grands schistes » ou « dans les grands tomes du Basalte », ou dans « les terres rouges » qui prophétisent ou dans « les hauts calcaires éblouis de présence » et aussi, comme les savants, « dans les diagrammes de la pierre et les indices de l'atome ». Le chiffre nouveau fut très anciennement écrit ou dit. Tout le poème *Vents* mais aussi tous les

autres nous racontent cette même histoire du poète dont la fonction même est de se joindre à la parole première, qui est le Verbe en train de se faire soleil, herbe, reptile ou Adam et Ève. Ils nous montrent même des moments de jonction au cri primal de l'Être.

Mais notre texte, revenons-y, procède autrement : il ne s'agit pas dans ce passage exceptionnel de conquérir ou de reconquérir, car tout est donné. Dans ce paysage de début du monde où les *West Indies*, métonymie commode, sont en train de sortir ruisselantes des « eaux d'en bas », comme les désigne la Bible, « toute la terre aux arbres » se déploie sous les yeux de « l'homme mémorable », comme elle s'est déployée au premier jour sous les yeux du Créateur, comme un vaste panorama, là-bas, par là-haut, par là-bas. Le paysage est alors lui-même l'écriture et ses signes sont les objets vivants qui le composent, « feuille noire », « vignes noires », silence en forme d'« arborescences ». Chaque réalité formant une lettre dont l'association avec une autre formerait une syllabe, formant des multiplicités de combinaisons à recenser « dans de plus vastes syllabaires ». D'abord comparée à un texte, « la terre comme une Bible d'ombre dans le déroulement des plus beaux textes de ce monde » devient, et ce n'est même plus une métaphore, une terre-texte déroulant sous les yeux du découvreur-poète, l'écriture qui l'exprime : « la terre à longs traits sur ses plus longues laisses courant de mer à mer à de plus hautes écritures dans le déroulement lointain des plus beaux textes de ce monde ».

C'est dans cette scène-là que le poète exprime au plus près sa rêverie cratylienne non seulement de l'accord fondamental entre le mot et la chose mais de leur identité. Toujours le même rêve de la langue première qui dit et crée, avant tout hiatus, avant toute séparation. On le retrouvera dans *Amers*. « Et mots pour nous ils ne sont plus, n'étant plus signes ni parures, / Mais la chose même qu'ils figurent et la chose même qu'ils paraient » (378). Acte de foi poétique. Dans ce texte-ci, le Poète s'inscrit dans un mythe qu'il invente à partir de la Genèse et de la création du monde. Certes, il n'a pas créé le monde, il n'est pas Dieu mais, comme Colomb

devant l'Amérique ou les Antilles, il se rêve témoin de la première seconde où les mots et les choses surgissant à la fois, il peut lire à livre ouvert le monde et contempler cette écriture vive du monde.

Nous trouvons donc en *Vents*, II,1, un ensemble de mythes, tous en rapport avec l'origine, revécus profondément par notre natif des Antilles, en contraste puissant avec la deuxième séquence qui évoque pour la première fois l'Amérique moderne dans toute la nouveauté et la vitesse de ses technologies de pointe.

Entre les deux séquences, quatre cent quarante huit ans se sont écoulés, quatre siècles et demi où le mythe de la découverte des Amériques dans leur verte nouveauté a cédé parfois le pas à l'Histoire, une histoire stéréotypée, close, celle qui précisément sonne le glas du mythe. Au point même que le nom de Colomb apparaît dans le texte du poète : « C'est la mer de Colomb à la criée publique, vieilles cuirasses et verrières [...] et la grande rose catholique hors de ses plombs pour l'antiquaire. » (205-206) Colomb n'est plus qu'une marque (au sens contemporain) et tous les mots disent la décadence. L'Histoire, galvaudée, est disséminée en motifs décoratifs, cotés suivant leur valeur marchande. Mais très tôt dans le texte, en *Vents*, I,3, nous avons vu les vents se propager « sur les Mers catholiques couleur de casques, de rapières et de vieilles châsses à reliques », comme si les mers, surtout avec majuscule et pluriel, pouvaient être catholiques, elles qui appartiennent aussi bien à Baal, à Mammon, et aux divinités errantes sans nom et sans trace. De la même façon, les habitants du Nouveau Monde sont passés aux profits et pertes de l'Histoire américaine, comme en IV,5 lorsque des filles de veuve qui vivent, bien loin de là, du « bien d'épaves » échouées sur les côtes après les naufrages, ramassent avec « moulures fauves, et trumeaux peints » « quelque figure de proue aux seins de jeune indienne », sans parler de toutes les plumes mortes, « plumes errantes sur l'eau noire dépouilles du plus fort »

(*Amers*, 321). Tout ce qui reste du « Conquérant » ou de l'Indien peut être « sous sa plume de guerre » (*Amers*, 367).

Et l'on trouve partout dans le poème ces petits tableaux dérisoires où se dégrade l'Histoire, comme dans cette scène de vanité baroque où le regard se fixe sur « un point d'écart et de silence où le temps fait son nid dans un casque de fer, et trois feuilles errantes autour d'un osselet de Reine morte mènent leur dernière ronde », casque de fer devenu abri d'oiseau, puissante reine réduite à un osselet, tempête cosmique dégénérée en ronde de trois feuilles, fracas des armes résorbé en silence.

L'Histoire ne laisse que des vestiges à évacuer ou à vendre, tout juste bons pour la brocante. Seuls demeurent les mythes incessants avec leurs réserves de gloire, de tumulte et de fraîcheur.

« Et un autre arbre de haut rang montait déjà des Grandes Indes souterraines avec sa feuille magnétique et son chargement de fruits nouveaux », un arbre, un monde et des poèmes écrits dans une langue encore inouïe.

Si à l'Ouest il n'est désormais plus rien de nouveau à découvrir, si les découvreurs n'ont plus à attendre aucune surprise de la surface des continents et des mers, qu'à cela ne tienne, les nouvelles Indes, inondées au sens étymologique, mûrissent déjà dans le secret des entrailles terrestres et marines. Tout va reprendre. Place aux nouveaux paradis.

Mireille Sacotte
Université de Paris III-Sorbonne nouvelle